

## *Mémoires d'un ex-Compagnon de l'Ombre*

Je devins un Compagnon de l'Ombre à l'âge de neuf ans.

Le programme de l'école libre Grand-Lebrun à Bordeaux, où m'avaient mis mes parents, était tout à fait respectable pour tout qui concernait l'Histoire (ma matière de prédilection), la Géographie, le Français et les Mathématiques, mais présentait des carences regrettables sur des sujets importants tels le Sabotage, le Kidnapping et le Trafic International. Du moins, telle était mon opinion à l'époque.

Quelques mois auparavant, un voisin avait jeté à la poubelle trois albums reliés du journal *Spirou* contenant des numéros remontant à 1955 et 1956. Deux camarades et moi eurent alors l'aubaine de pouvoir sauver ces albums de la benne à ordures. Nous nous partageâmes cette manne, un album chacun, et entreprîmes de dévorer notre butin.

C'est dans ces vieux numéros de *Spirou* que je fis, pour la première fois, la découverte du personnage de *Monsieur Choc*. Grand, distingué, toujours vêtu d'un smoking, il dissimulait ses traits derrière un heaume médiéval. Monsieur Choc était le chef d'une organisation criminelle internationale baptisée la Main Blanche, que combattaient deux détectives amateurs, Tif et Tondu.<sup>1</sup>

Je tombai immédiatement sous le charme de ce personnage fantasque, romanesque et insaisissable, qui ne pouvait que séduire l'imagination d'un garçon de neuf ans.

Sur le champ, et nonobstant le fait que je n'étais ni grand, ni distingué, et que je n'avais ni smoking, ni heaume médiéval, je décidai de créer une section de la Main Blanche à Grand-Lebrun, me bombardant immédiatement du titre de Monsieur Choc. Très rapidement, je convainquis deux amis, F\*\*\* et M\*\*\*, de se joindre à moi et j'acquis ainsi la conviction que nous étions en bonne voie pour devenir une organisation criminelle internationale.

Autant que je me souvienne aujourd'hui, nos activités étaient limitées à l'échange de messages secrets en classe, dont le but était de fixer des rendez-vous secrets, au cours desquels nous mettions au point des méthodes encore plus secrètes pour échanger de futurs messages secrets en classe. Tout cela peut sembler un peu futile, mais maintenant que j'ai presque atteint l'âge adulte, je sais que de nombreuses organisations gouvernementales fonctionnent selon les mêmes principes, donc, le moins qu'on puisse dire est que, somme toute, nous ne nous débrouillions pas si mal que ça.

Hélas, quelques jours plus tard (une éternité en temps scolaire, qui semble anormalement dilaté aux enfants), l'un de mes messages fut intercepté par notre maîtresse, la gentille Mademoiselle B\*\*\*. Je fus alors "invité" à comparaître devant l'Abbé C\*\*\*, homme sévère mais juste, qui était responsable de la Division des Petits.

Celui-ci essaya de me faire avouer l'identité du mystérieux "Hoc" qui avait signé le message, détruisant ainsi tous mes espoirs d'une future carrière de dessinateur industriel. J'avais, en effet, trouvé habile de transformer le C de "Choc" en ovale ouvert, et d'inscrire les lettres "hoc" à l'intérieur. L'Abbé C\*\*\*, sans doute par déformation latiniste, n'avait vu que le *hoc*.

Les bons prêtres connaissaient des méthodes pour faire parler les plus récalcitrants. En dépit de la menace de sévères retenues, qui m'auraient forcé à revenir à l'école pour remplir des pages de conjugaisons latines, je demeurai obstinément silencieux et refusai de trahir les secrets de la Main Blanche. Cela était dû plus à l'embarras d'avoir à expliquer au Bon Père que le nom était *Choc*, pas *Hoc*, mais cela mérite quand même d'être porté à mon crédit.

Notre organisation était en péril, son chef, moi, menacé du terrible châtement d'avoir à scribouiller des centaines d'*amo*, *amas*, *amats*, si je ne mettais pas à chanter comme un colibri. L'heure était grave. Il fallait un effort quasi-Churchillien pour redresser une situation apparemment très compromise.

En cette époque, le jeu le plus populaire dans notre tranche d'âge, en tout cas cette année-là, était les billes. Tout un marché secondaire s'était développé autour de ces dernières. Nous achetions, vendions ou échangeons toute sorte de billes : des billes en terre, des agates, des berlons, des billes avec des motifs en forme de spaghettis à l'intérieur, et d'autres variétés encore plus exotiques. Une mauvaise herbe, un certain D\*\*\*, épaulé par deux futurs vilains, avait découvert qu'il était facile de voler les billes d'enfants plus

---

<sup>1</sup> Il convient de noter ici que Monsieur Choc est une création du scénariste Maurice Rosy et du dessinateur Will.

faibles que lui, ce qui incluait pratiquement tout le monde, en les menaçant de rétribution physique douloureuse s'ils osaient se plaindre aux adultes. Si vous voulez vraiment comprendre ce qu'est l'*O Merta* des Siciliens, commencez par parler à des enfants de neuf ans.

Le jour suivant, je revins donc voir l'Abbé C\*\*\*, comme j'y avais été "invité," un temps de réflexion étant jugé nécessaire pour bien prendre conscience de la gravité de ses péchés et de les confesser librement, sans la moindre coercition exercée par la sombre perspective d'un châtement latiniste.

– C'est la faute à D\*\*\*, père, dis-je du ton le plus sincère possible. (La capacité à simuler la sincérité est un atout indispensable dans la carrière d'un grand criminel.) Il nous vole toutes nos billes.

– Il vous vole vos billes ?

– Oui, père. Et après, il les échange aux Grands contre des bandes dessinées. (A vrai dire, je n'avais pas de preuves formelles d'un tel odieux trafic, mais cela semblait plus convaincant.) C'est pour ça que j'ai envoyé un message à F\*\*\*, ajoutai-je. Pour le prévenir.

C'est ainsi qu'éclata le Grand Scandale des Billes de cette année-là. Après une enquête brève mais décisive, l'Abbé C\*\*\* mit à jour les agissements honteux de D\*\*\* et de ses acolytes, accusés désormais sans crainte par leurs anciennes victimes. Les vilains furent justement punis et leur butin fut confisqué par les Bons Pères, qui jugèrent sans doute que de remettre en circulation autant de billes à la fois ne pouvait qu'avoir un effet inflationniste keynésien sur la valeur des billes, une leçon qui, je dois l'avouer, échappa à tout le monde à l'époque.

Le père de D\*\*\*, qui était dans l'armée, se réserva ensuite le droit quasi-divin de punir son rejeton à sa façon, ce qui constitua une revanche supplémentaire.

Je n'eus, quant à moi, jamais à écrire une centaine de verbes latins, mais cette expérience m'avait démontré que la vie d'un Compagnon de l'Ombre n'était pas aussi simple et dénuée d'embûches que dans les bandes dessinées. J'avais réussi à me tirer d'une position périlleuse, certes, et en même temps à défaire un vilain honni de tous. Mais pouvais-je compter sur une telle chance à l'avenir ?

C'est ainsi que prit fin mon existence de Compagnon de l'Ombre, et je décidai alors de m'orienter vers un objectif plus réaliste : devenir champion de foot.

Dans cette première anthologie, extraite et traduite de notre série *Tales of the Shadowmen*, publiée depuis 2005 aux Etats-Unis, composée de pastiches littéraires, parodies et hommages aux héros et vilains dont les exploits ont bercé notre enfance, vous découvrirez les rêves d'auteurs qui, quand ils avaient neuf ans eux aussi, rêvaient de rejoindre les rangs des Compagnons de l'Ombre...

Jean-Marc Lofficier

Paru aux USA sous le titre *My Life as a Shadowman*,  
in *Tales of the Shadowmen 3 : Danse Macabre*  
© 2007, Jean-Marc Lofficier  
traduction: Jean-Marc Lofficier

*Matthew Baugh est un ministre du culte de 45 ans qui vit à Lockport dans l'Illinois (près de Chicago) avec sa femme Mary et deux chats. Il est grand amateur de films muets, de serials, de vieux feuilletons radio et de magazines d'avant-guerre. Il est l'auteur d'articles qui font autorité sur la vie de héros tels Zorro, le Dr. Syn, Steve Costigan le marin et Jules de Grandin. Il participe à Tales of the Shadowmen depuis le début, et "Le masque du monstre," sa première nouvelle, met en scène deux de ses héros favoris...*

## **Matthew Baugh: *Le masque du monstre***

*Paris, Été 1912*

Dans tout Paris, c'est bien au sein du très huppé quartier d'Auteuil que l'on s'attendrait le moins à entendre une femme hurler à trois heures du matin.

Les hurlements provenaient du dernier étage d'une demeure isolée, du côté ouest de la ville. Ils étaient assez forts pour que certains des plus proches voisins les entendent, mais ils s'arrêtèrent si brusquement que personne ne leur accorda grande importance. Pas avant le lendemain matin.

Après que les cris eurent cessé, les lumières commencèrent à s'allumer dans la maison. L'une des fenêtres du deuxième étage s'ouvrit violemment et un homme massif, vêtu de noir, en sortit. Il portait sur son épaule un paquet enveloppé de draps. Le paquet avait la taille d'un corps humain.

À l'intérieur de la demeure, on commençait à s'agiter. Le maître de maison était debout et ne cessait de crier le nom de *Louise*. Les domestiques sortaient avec hésitation de leurs appartements, l'air terrifié ou perdu.

L'homme à la carrure massive s'arrêta un moment et l'ombre d'un sourire parcourut son visage couturé de cicatrices. Il enjamba la balustrade et se laissa tomber au sol. Il y avait quelque chose de gauche chez cet homme, quelque chose d'étrange dans ses mouvements, qui indiquait une certaine difformité. Malgré cela, il se déplaça rapidement vers le mur du jardin. Ce dernier était haut de trois mètres et surmonté de pointes de fer, mais le géant l'escalada en quelques secondes.

Un grognement étouffé provint du paquet quand l'homme atterrit de l'autre côté de la clôture. Son horrible sourire lui parcourut une nouvelle fois le visage, et il s'enfonça dans les ténèbres.

À huit cents mètres de là, une carriole de laitier faisait sa tournée du matin. Le conducteur était un gros homme aux traits durs et aux cheveux blancs. Un jeune homme svelte était assis sur le chariot à ses côtés. Un observateur attentif aurait parié qu'il s'agissait d'un père et de son fils, ou d'un maître et de son apprenti, sortis faire leur tournée matinale. Tous deux se taisaient, tandis que leur mule tirait la carriole. Le plus âgé fumait une pipe, le plus jeune une cigarette. Aucun d'eux n'avait entendu les cris de femme ni l'agitation lointaine.

Un mouvement agita les broussailles au niveau de la route et l'homme gigantesque surgit devant la carriole. Le conducteur tira d'un coup sec sur les rênes et fit s'arrêter la mule. Le plus jeune jeta sa cigarette sur la chaussée et sauta à terre. Il contourna la carriole, suivi par l'homme massif. Le jeune homme était grand mais le géant le dépassait d'une bonne tête.

Il ouvrit la porte arrière de la charrette : il y avait des caisses de bouteilles de lait, mais le compartiment était loin d'être plein. Le géant posa son paquet à l'entrée, puis hissa sa lourde masse à côté. Le jeune homme ferma la porte et regagna son siège auprès du conducteur.

– Allons-y.

Le conducteur grogna et donna un coup sec aux rênes. La mule se remit à avancer, adoptant ce rythme régulier qui semble si familier à toutes les mules.

– Ça me plaît pas trop tout ça.

Le jeune homme sourit aux paroles de son compagnon. Il sortit une nouvelle cigarette et l'alluma.

– Qu'est-ce qui te plaît pas ? Le plan du patron marche comme sur des roulettes.

– Tu sais très bien qui on a à l'arrière. Dans moins d'une heure, les rues vont grouiller de policiers. S'ils nous arrêtent, rien ne pourra les empêcher de la trouver.

Le jeune homme eut un petit ricanement.

– Je plains le gendarme qui nous arrêtera. Tu as bien vu ce dont notre ami est capable.

Le vieil homme grogna. La charrette continua à rouler en silence.

– Qu'est-ce que c'est que ça devant ? demanda soudain le conducteur.

Le jeune homme plissa les yeux pour scruter la pénombre qui précédait l'aube. Devant eux se tenait une silhouette debout au milieu de la route.

– Tu penses que c'est un flic ?

– La ferme ! aboya le vieil homme. Peu importe qui c'est. Pas besoin qu'il nous entende.

Comme ils approchaient, ils virent que l'homme ne portait pas d'uniforme de police. Il était grand, avait un visage dur voilé par les ombres et arborait un chapeau noir à larges bords. Il portait des vêtements sombres sous une longue cape ; comme celles que portent les *gentlemen* à l'opéra. Alors qu'ils étaient tout près de lui, l'homme leva la main pour les arrêter.

Le conducteur mit la mule au pas.

– Bonjour, Monsieur.

– Ouvrez la porte de votre chariot.

– C'est un hold-up ? demanda le conducteur.

Il tenta d'adopter un ton léger mais n'y parvint qu'à moitié.

– Vous n'en retirerez rien, je le crains. Nous n'avons que du lait.

– Vous possédez quelque chose d'une plus grande valeur que cela, fit l'étranger. Je veux la fille.

Le conducteur avala sa salive et jeta un coup d'œil à son compagnon. La main du jeune homme glissa vers le creux de ses reins, là où il gardait ses couteaux.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, Monsieur. Il n'y a que moi et le jeune Gaspard.

Le conducteur eut un petit rire forcé :

– Si vous cherchez une fille à cette heure-ci, vous n'êtes pas dans le bon coin.

Tandis que le conducteur parlait, Gaspard sortit de sa ceinture un couteau de lancer finement équilibré. À dix-neuf ans, le jeune homme était déjà un professionnel du combat au couteau.

– Si vous voulez vraiment trouver des jolies filles...

Le conducteur s'arrêta au milieu de sa phrase lorsque Gaspard lança son couteau. Il le fit si furtivement et si rapidement que le conducteur aperçut à peine le mouvement.

L'homme en noir eut un mouvement de côté et le couteau fila derrière lui.

– Je suis là pour la fille que vous avez enlevée chez les Léonard.

Avec un cri de colère, Gaspard sauta à terre, un autre couteau déjà en main. Le conducteur le rejoignit plus lentement. Il tenait un lourd gourdin de bois. Ils avancèrent vers l'homme en noir pour le prendre en tenailles.

Gaspard frappa le premier, visant les côtes de l'étranger. L'homme se glissa hors de sa trajectoire et saisit le poignet de Gaspard d'une seule main. Une torsion rapide et ses os se brisèrent. L'homme en noir rejeta le jeune homme avec désinvolture, tandis que le couteau tombait au sol en tourbillonnant.

Le conducteur se rua sur lui et tenta de lui assener un coup violent. L'homme l'esquiva et leva la jambe, dans un mouvement digne d'un boxeur de savate, pour lui donner un coup de pied. Il atteignit le vieil homme à l'épaule. La massue tomba au sol et son bras s'engourdit. L'étranger enchaîna avec un coup de poing précis à la pointe du menton, qui laissa le conducteur étendu sur le pavé.

Gaspard avait réussi à s'asseoir et il serrait délicatement son poignet brisé.

– Gouroull ! cria-t-il, Gouroull, à l'aide ! Le diable est venu nous chercher !

L'homme en noir s'avança vers le jeune homme. Avant qu'il ne l'atteigne, l'arrière du chariot s'ouvrit avec fracas et le géant en sortit.

L'étranger s'aperçut que géant était un faible mot pour le décrire. Gouroull faisait bien plus de 2,50 mètres.

Ce dernier se porta en avant avec une dextérité qui aurait rendu fier un boxeur poids coq. Seuls les réflexes rapides de l'homme en noir lui permirent de se dérober aux énormes bras du géant. Ses poings jaillirent, déversant une puissante combinaison de coups sur les reins de Gouroull.

Rien chez celui-ci ne montra qu'il avait même *senti* les coups. Il pivota et saisit le cou de l'étranger entre ses mains épaisses, lui faisant ployer les genoux.

L'homme en noir était cloué au sol. La gorge écrasée par la force inhumaine de ces mains. Il tenta plusieurs prises de *jujitsu* et frappa les poings de Gouroull. Sans effet.

Au désespoir, il fouilla les plis de sa cape et en sortit un petit revolver. Il en appuya le canon sur la poitrine du géant et tira quatre coups.

Gouroull hurla de douleur et tituba en arrière. Il agrippa sa poitrine sanglante mais ne tomba pas. Il chercha autour de lui une arme et aperçut un rocher, aussi gros que la tête d'un cheval, à moitié enterré

dans le sol à côté de la route. D'un seul mouvement, il l'arracha de terre et le leva au dessus de sa tête pour broyer les orteils de l'étranger.

L'homme en noir n'était plus là.

– Il est parti entre les arbres.

Gaspard fit un signe de tête dans la direction que l'étranger avait prise. Gouroull commença à se lancer à sa poursuite, mais le jeune homme leva sa main valide.

– Non ! Il faut qu'on s'en aille d'ici. Ça a fait assez de bruit pour alerter la police.

Gouroull fixa le gamin pendant un long moment, puis hochsa sa tête massive. Il releva le jeune homme et le plaça sur le siège avant de la carriole, puis fourra le corps inconscient du conducteur à l'arrière du chariot avant d'y grimper lui-même.

Au rythme régulier des pas de la mule, le chariot se remit en route dans les ténèbres.

Tout près, l'homme en noir les observait depuis sa cachette. La douleur de sa gorge l'élançait et sa respiration était entrecoupée. Il voulait les suivre, mais il avait épuisé toutes ses forces à fuir loin du monstre. Il jura en silence que les ravisseurs le reverraient, et bientôt.

Étienne Léonard faisait les cent pas dans son jardin, en tempêtant, quand les agents de la police judiciaire arrivèrent. C'était un homme de cinquante ans à l'air féroce, aux cheveux blancs et à la barbe taillée en pointe. Sous l'émotion, ses yeux sombres lançaient des éclairs, mais son visage semblait calme. Un quart de siècle à exercer en tant que juge d'instruction lui avait donné une dignité sévère que même cette crise ne pouvait effacer.

– Monsieur ! Nous sommes venus aussi vite que possible.

À son entrée, Léonard adressa un signe de tête à l'inspecteur Gauthier. La colère qui flamboyait dans ses yeux s'accrut lorsqu'il vit que l'inspecteur avait amené avec lui son protégé, Jules Maigret.

– Ils ont laissé un mot, dit Léonard en tendant un morceau de papier à l'inspecteur. Gauthier le lut tandis que Maigret, plus grand que lui, lisait par-dessus son épaule.

*M. Léonard,*

*Nous avons enlevé votre fille. Nous ne lui avons pas fait de mal, mais si vous voulez la revoir en vie, vous devez nous procurer 250 000 francs pour demain soir. Nous vous contacterons pour vous faire savoir où et comment l'échange aura lieu. Si vous tenez à sa vie, vous devez coopérer !*

– Mon Dieu, murmura Maigret. Ma pauvre Louise...

– Votre Louise ?

La colère dans les yeux de Léonard était terrifiante.

– Il s'agit de ma fille, jeune homme ! Comment osez-vous dire une chose pareille ? Vous ne faites pas partie de sa vie. Vous êtes là uniquement parce que le hasard veut que vous soyez policier !

Maigret rougit mais il réussit à bannir de sa voix la plus grande part de son émotion.

– Pardonnez-moi, Monsieur le juge. Vous avez raison, bien sûr. Nous allons faire tout notre possible pour retrouver votre fille saine et sauve.

Le visage de Maigret avait retrouvé son habituelle expression insondable. Léonard connaissait bien ce regard et il le détestait. Il ne voyait aucun raffinement dans ce large visage, aucun signe de passion ni aucune lueur d'intelligence.

– Monsieur, fit Gauthier, le temps nous est compté. S'il vous plaît, dites-nous tout, avec autant de détails que possible.

Léonard sembla se vider de sa colère. Il acquiesça et se laissa tomber sur une chaise en fer forgé.

– Ça a dû se passer il y a une demi-heure. Je dormais profondément quand j'ai été réveillé par des cris. Cela ne m'a pris que quelques secondes pour reconnaître la voix de Louise. Les cris se sont arrêtés, comme si on avait plaqué une main sur sa bouche. J'ai immédiatement sauté hors de mon lit et j'ai pris mon pistolet

– Excusez-moi, Monsieur le juge, dit Maigret. Vous gardez un pistolet dans votre chambre ?

– Bien sûr ! répondit sèchement Léonard. Un homme de ma position a de nombreux ennemis. J'ai mené des investigations contre les bandes les plus dangereuses de cette ville.

– Il me semble seulement que c'est assez inhabituel comme attitude, persista Maigret, à moins que vous ayez reçu des menaces spécifiques, bien sûr.

– Messieurs, coupa Gauthier, nous devons nous concentrer sur le cœur du problème. Maigret, ces digressions ne vont pas nous aider à retrouver Mademoiselle Léonard.

Il se retourna vers Léonard, avec un sourire d'excuse.

– S'il vous plaît, continuez Monsieur.

– Très bien.

Le magistrat jeta un regard assassin à Maigret puis reprit son récit.

– J'ai couru vers la chambre aussi vite que j'ai pu. Ça n'a pas dû me prendre plus de trente secondes.

Quand je suis arrivé, la fenêtre était ouverte et Louise n'était plus là.

– Cela s'est passé si rapidement, Monsieur ?

– Oui, Inspecteur. Je ne vois pas comment cela aurait pu se dérouler autrement. J'espérais que les ravisseurs étaient encore cachés dans la maison, alors j'ai réveillé les domestiques et allumé les lumières. Nous avons fouillé partout mais nous n'avons rien trouvé. Je ne comprends pas comment ils ont pu s'échapper en si peu de temps.

– Il n'y avait personne d'autre dans la maison ?

– Ma femme et mon autre fille séjournent avec des parents dans notre maison d'Alsace.

– La première chose que vous avez entendue était les cris de Lou...

Maigret s'interrompit.

– ...de Mademoiselle Léonard. C'est bien cela, Monsieur ?

– C'est ce que j'ai déjà dit, il me semble.

– Bien sûr, Monsieur, mais cela me surprend. Vous n'avez pas de chiens de garde ?

– J'ai deux Mastiffs, mais je ne vois pas en quoi cela vous intéresse.

– C'est qu'il y a quelque chose qui me semble étrange... Pourquoi les aboiements des chiens n'ont-ils pas réveillé la maisonnée avant les cris de votre fille ?

– Les chiens ont été tués, jeune homme.

– Tués ? De quelle façon, Monsieur ? Ils ont été empoisonnés ?

– Non. Le jardinier m'a dit qu'on leur avait coupé la gorge.

– Couper la gorge de deux gros chiens a dû être un sacré tour de force pour ces ravisseurs, songea Maigret tout haut. D'autant plus qu'ils n'ont pas fait de bruit.

L'incrédulité parcourut le visage de Léonard.

– Bon Dieu ! Êtes-vous agent de police ou vétérinaire ? Ma fille a été enlevée ! Je pensais que vous, bien plus que tout autre, y auriez accordé une certaine importance ! Et pourtant, vous êtes là, en train de perdre votre temps à vous inquiéter de deux chiens morts !

– Excusez-moi, Monsieur le juge...

La voix de l'inspecteur Gauthier était calme et sereine :

– Permettez-moi de m'entretenir un instant avec mon jeune collègue, s'il vous plaît.

Il prit le bras de Maigret et passa avec lui la porte du jardin pour gagner la rue.

Ils formaient un étrange duo. Gauthier était un homme mince de taille moyenne, qui se déplaçait avec une élégante précision. Maigret était plus grand, plus épais et évoquait l'image d'un Bouvier Bernois avançant à pas lents derrière un Whippet.

Lorsqu'ils furent dehors, Gauthier se tourna vers Maigret :

– On n'avancera à rien si vous continuez comme ça, fit-il.

– Mais, Monsieur, je sais que je peux aider !

– À n'importe quel autre moment, je vous aurais dit oui, mais vous voyez bien comment il se comporte.

– Il faut que j'essaie, Monsieur. Je ne peux pas rester là à rien faire alors que Louise est en danger.

Gauthier soupira :

– Je sais ce que vous ressentez, Maigret, sincèrement. Mais nous n'avancerons jamais si je suis obligé de vous séparer toutes les deux minutes. Il ne sait plus quoi faire et vous non plus.

Les larges épaules de Maigret s'affaissèrent et il hocha la tête. La disparition de Louise l'affectait au plus haut point. La patience taciturne à laquelle il pouvait habituellement faire appel s'était muée en un chaos indescriptible.

– Qui plus est, continua Gauthier, vous savez parfaitement qui il est. Il pourrait vous faire retirer de cette affaire en moins d'une minute. Il pourrait même vous faire rétrograder et qui sait où, moi, je serais envoyé ?

L'inspecteur sourit affectueusement et lui donna une tape sur l'épaule.

– N'ayez pas l'air si maussade. Je ne vous retire pas de l'affaire.

– Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

– J’ai envoyé chercher le docteur de Grandin, de la Faculté de Médecine. Il va arriver d’ici peu et je vous donne la tâche de l’assister. Vous avez été étudiant en médecine, n’est-ce pas ? Qui sait, il y a peut-être quelque chose à tirer de vos réflexions sur les chiens. En tout cas, c’est ce sur quoi je veux vous voir travailler tous les deux.

Maigret savait que les indices scientifiques étaient toujours d’une extrême importance lorsque l’on menait une enquête. Chaque parcelle de son être voulait aider à retrouver Louise, mais il savait bien pourquoi cela lui était impossible. Il hocha la tête et reçut une autre tape sur l’épaule de la part de son supérieur.

– Ne vous inquiétez pas, nous la trouverons.

Gauthier fit demi-tour et retourna vers la maison à grandes enjambées, laissant Maigret sur le bord du trottoir. Le jeune homme soupira. Il sortit une grosse pipe de sa poche, la remplit de tabac et commença à la fumer par petites bouffées, tout en regardant l’orient s’éclairer.

Le chariot de laitier avait quitté Auteuil à son allure paisible et avait atteint la rive gauche en traversant le pont Mirabeau. Il avait viré sur le quai d’Orsay et suivi le cours de la Seine vers le cœur de la ville. Alors que le chariot passait l’Île de la Cité, il tourna au sud, se dirigeant vers les abords du V<sup>ème</sup> arrondissement. Les boutiques et les restaurants de la pittoresque rue Mouffetard étaient tout juste en train de revenir à la vie quand le chariot entra dans un petit bâtiment portant l’enseigne *Crèmerie*.

Quelques uns des ouvriers de la laiterie jetèrent un coup d’œil au chariot mais ne s’y attardèrent pas. Toutes sortes d’articles entraient et sortaient de la laiterie dans des fourgons similaires et les ouvriers n’y prêtaient jamais attention. Il valait mieux pour eux ne pas en savoir trop.

Une fois le chariot garé hors de vue, Gaspard ouvrit la porte arrière. Le monumental Gouroull le rejoignit, le paquet enveloppé de draps dans les mains. Gaspard ouvrit une porte dissimulée, à l’intention du géant aux cicatrices, et tous deux descendirent un escalier. Ils atteignirent une série de couloirs au bout du palier. La plupart étaient des culs-de-sac, destinés à entraver les recherches de la police si jamais le secret de la laiterie venait à être découvert.

Gaspard connaissait bien ces couloirs. Il suivit un itinéraire tortueux qui émergeait dans une salle de bonne dimension. Une lumière éblouissante éclairait les deux hommes tandis que la partie opposée de la pièce était baignée d’une ombre impénétrable.

– Au rapport.

La voix venue de l’ombre était cultivée et professionnelle, caractérisée par une légère trace d’accent étranger.

– On a la fille, Monsieur.

Gaspard indiqua le paquet que tenait le géant.

– Votre associé n’est pas avec vous... et vous êtes blessé ?

– Gouroull aussi, Monsieur. On lui a tiré dessus à plusieurs reprises. Philippe est inconscient. Je l’ai laissé en haut.

– La police ?

– Non, Monsieur. Il n’y avait qu’un seul homme.

– Un étranger ? demanda une seconde voix.

Elle était semblable à la première, bien qu’elle ne possédât aucune trace d’accent. Elle semblait moins professionnelle que la première, et cependant plus cassante.

– C’était un homme grand, répondit Gaspard. Je n’ai pas pu le voir parce qu’il portait une longue pèlerine ou une cape, et un grand chapeau cachait son visage. Il se battait comme un beau diable, mais ça ne lui a pas suffi pour affronter Gouroull.

– L’avez-vous tué ? demanda la première voix.

– Non, Monsieur. Gouroull l’a blessé mais il a réussi à nous fausser compagnie.

– Je connais cet homme, reprit la première voix. Il est regrettable que Gouroull ne l’ait pas tué. Il est récemment devenu une épine dans la chair de la Main Rouge. C’est une bonne chose que vous lui ayez échappé. Allez vous occuper de vos blessures.

Gaspard s’inclina devant ses maîtres invisibles et quitta la pièce.

– Gouroull, fit la seconde voix. La fille n’est pas blessée ?

D’un petit signe de tête, Gouroull indiqua que non.

– Libère-la, s’il te plaît.

Louise Léonard sursauta quand les draps lui furent enlevés et qu'elle vit le visage balafré de son ravisseur. Elle commença à reculer mais une main gigantesque se referma sur son bras. Quand elle sentit cette poigne de fer, elle ne tenta aucun mouvement pour se débattre.

– N'ayez pas peur, Mademoiselle, dit la première voix. Gouroull ressemble peut-être à un monstre mais il ne vous fera aucun mal. Pas sans raison.

– Que voulez-vous ?

Elle essayait de paraître vaillante malgré les tremblements de sa voix.

– Il vaut mieux pour vous que vous n'en sachiez pas trop.

– Mon père n'aura de cesse de vous retrouver !

– Il est vrai que votre père est un homme tenace, répondit la voix. Il est vrai aussi qu'il vous aime profondément. Il se comportera intelligemment.

– Que vous voulez-vous dire ?

– Regardez bien Gouroull. Vous avez senti sa force. Vous avez vu ce dont il est capable. La police ne peut l'arrêter, vos chiens n'ont pas pu l'arrêter non plus, et même les balles sont peu de chose pour lui. Il faut que vous sachiez que, même après que nous vous aurons relâchée, vous serez toujours entre nos mains. Faites-le savoir à votre père, pour qu'à l'avenir il ne nourrisse pas de folles idées à notre sujet.

Louise leva les yeux sur l'homme monumental qui la tenait. Son regard exprimait autant de curiosité que de peur.

– Je suppose que vous le trouvez hideux, fit la seconde voix. Son visage est un véritable masque de cicatrices, n'est-ce pas ?

– Un masque... répéta-t-elle. Je n'ai pas peur des masques.

Elle se leva avec hésitation. Comme Gouroull ne s'écartait pas, elle toucha son visage

– La peau aussi blanche que la neige, les lèvres aussi rouges que le sang, les cheveux noirs comme l'ébène...

Le front de Gouroull se plissa tandis qu'il laissait les fines mains de la jeune fille parcourir avec légèreté la multitude de ses cicatrices et de ses grossiers points de suture.

– Ces points de suture, murmura-t-elle. C'est comme si vous étiez...

Elle se tourna vers la partie de la pièce voilée de ténèbres :

– Ce n'est pas possible !

– Félicitations, Mademoiselle, dit la seconde voix. Vous semblez avoir un meilleur esprit de déduction que votre père. Vous avez raison sur ce qu'est et surtout *qui* est Gouroull.

Elle se tourna vers les voix :

– Vous m'avez montré son visage. Avez-vous peur de me montrer les vôtres ?

– C'est autant pour votre sécurité que pour la notre, Mademoiselle, répliqua la première voix.

– Gouroull, dit la seconde voix, s'il te plaît, conduis Mademoiselle Léonard à sa chambre. Puis, reviens me voir pour que je m'occupe de tes blessures.

Le géant aux cicatrices lâcha le bras de Louise et lui fit signe de le suivre. Tous deux quittèrent la salle par où ils étaient entrés.

Quand ils furent partis, un mécanisme ferma la porte à distance et la verrouilla. Les projecteurs s'allumèrent et une lueur diffuse emplit la pièce. La salle était vide, à l'exception de deux hommes élégants assis derrière une grande table.

– Qu'est-ce que tu en penses, Cornélius ? demanda le premier.

Il semblait être le plus âgé des deux. Il portait un costume démodé et des lunettes rondes. Son épaisse moustache et sa crinière de cheveux grisonnants indisciplinés lui donnaient une certaine dignité. Il ressemblait à un oncle sévère mais gentil.

– Elle m'a tout l'air d'une jeune fille intéressante, répondit le docteur Cornélius Kramm.

Il était plus petit et plus mince que son frère mais avait le genre de tête massive qui indiquait le génie. Il était presque entièrement chauve, mis à part une couronne de cheveux noirs. Il était vêtu d'un costume, noir également. Derrière ses lunettes rondes, une redoutable lueur d'intelligence brillait dans ses yeux sombres.

– Elle est assez jolie aussi, répondit Fritz Kramm. Je me demande ce que Gouroull ferait d'elle s'il n'était pas soumis à nos ordres.

– Je pense que tu connais la réponse à cette question, Fritz, et il s'agit là d'un horrible tableau. Les lois de la société humaine n'ont aucun sens pour quelqu'un comme notre ami.

Cornélius s'interrompit.

– Cependant, cela serait intéressant. Pour sûr, j'aimerais étudier la progéniture qui en résulterait.



L'élite de la société de Munich, Paris et New York aurait été choquée d'entendre cette conversation. Fritz Kramm était l'un des plus riches et des plus honorables hommes d'affaires du continent. Son frère, Cornélius, avait une réputation encore plus immaculée. Célèbre chirurgien, le docteur Cornélius Kramm était aussi connu pour ses actes philanthropiques que pour les procédés qu'il avait été le premier à expérimenter.

– Et qu'a-t-elle dit au sujet de sa peau ? demanda Fritz

– Elle citait un conte des Frères Grimm. Mademoiselle Léonard est une grande admiratrice des œuvres fantastiques et des contes de fées. C'est une lectrice passionnée de Féval, Anne Radcliffe, Edgar Poe et bien sûr Mary Shelley. Je crois que l'un de ses auteurs favoris est Madame Jeanne-Marie Leprince de Beaumont. Un fait des plus intéressants...

– Intéressant ? Pourquoi donc ?

– Intéressant, mon cher frère, parce que l'une des plus célèbres histoires de Madame de Leprince de Beaumont est celle d'une jeune femme maintenue prisonnière par un monstre. Grâce à sa gentillesse et sa beauté, elle brise finalement la malédiction de la Bête. Il se trouve que sa nature hideuse n'est qu'un masque et qu'en dessous il s'agit vraiment d'un Prince Charmant.

– Hum... grogna Fritz Kramm. Je me demande si Gouroull a lu cette histoire.

Cornélius sourit froidement :

– Je suppose que les contes de cet Italien, Collodi, seraient plus à son goût. Il veut être *un vrai petit garçon* après tout. Quant à Mademoiselle Léonard, elle ne s'attend sûrement pas à un conte écrit par les Frères Kramm.

– Je ferais mieux de monter voir comment se déroule l'enquête de la police, dit Fritz.

– Vois si tu peux apprendre quelque chose sur notre mystérieux homme en noir.

– C'est ce que je vais faire. Cela m'inquiète d'en savoir si peu sur lui.

– Oui.

L'absence d'émotion dans la voix de Cornélius était effrayante :

– Il nous faudra seulement être prêts lorsqu'il se présentera à notre porte.

Fritz acquiesça et se leva. Il traversa la salle vers une porte escamotable, qui s'ouvrit sur une petite cage d'ascenseur. Il appuya sur un bouton et s'effaça à la vue de Cornélius, resté seul dans la grande pièce.

Maigret avait rencontré Jules de Grandin environ quatre ans auparavant, lorsqu'il avait tenté puis abandonné les cours de la faculté de médecine de Nantes. De Grandin était intervenu en tant que conférencier et Maigret avait été impressionné par son énergie et ses connaissances encyclopédiques.

Le médecin légiste n'avait pas changé. C'était un homme minuscule qui débordait d'énergie et déversait d'étranges jurons. Il avait fait rassembler des indices par le jeune agent de police sur la scène du crime. Il lui avait ordonné de faire des mesures extrêmement précises et de recueillir un nombre si élevé d'échantillons qu'il semblait absurde à Maigret. À présent, de retour à son laboratoire, le docteur de Grandin disséquait les corps des chiens morts.

– Approche, bonhomme.

Le ton du médecin était impatient :

– J'ai besoin que tu m'orientes la lumière pour que je puisse voir.

Maigret s'exécuta, bien qu'il ne comprît pas la détermination du légiste à examiner l'entaille sur la gorge de l'animal.

– Docteur, il n'y a aucun doute sur ce qui a tué la pauvre bête ?

– Bah ! aboya le petit homme. On en connaît la cause globale, mais pas les détails. On veut attraper le diable, gamin, et le diable, ça se trouve toujours dans les détails.

– Je crains de ne pas comprendre. Comment tout ceci va-t-il nous aider à retrouver Mademoiselle Léonard ? Quelque chose me dit que je devrais être sur le terrain, en train d'aider aux perquisitions.

– Les perquisitions ? C'est une charitable description de ce qui se passe actuellement. À cet instant précis, l'inspecteur Gauthier et ses hommes démolissent les portes des institutions criminelles connues et rassemblent des charretées entières de malfrats parisiens dans l'espoir de retrouver la trace des kidnappeurs. Et tout ça en vain. Non, mon ami, tout ce que nous faisons dans cette pièce sera d'un bien plus grand secours à ta Louise que toute cette activité frénétique de la Sûreté.

Maigret commença à protester, puis il se rendit compte de ce que de Grandin avait dit :

– Pourquoi l'avez-vous appelée comme ça ?

– « Ta Louise ? »